

Pour une agriculture vivante

ALAIN OLIVIER, *La révolution agroécologique*, Montréal, Écosociété, 2021, 294 pages

David Dupont

Volume 16, numéro 1, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97287ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dupont, D. (2021). Compte rendu de [Pour une agriculture vivante / ALAIN OLIVIER, *La révolution agroécologique*, Montréal, Écosociété, 2021, 294 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(1), 6–7.



Pour une agriculture vivante

David Dupont

Ph. D., Chercheur à l'Institut de recherche en économie contemporaine

ALAIN OLIVIER

LA RÉVOLUTION AGROÉCOLOGIQUE

Montréal, Écosociété, 2021, 294 pages

L'agroécologie est bien plus qu'une science. Elle ne se réduit pas davantage à un ensemble de pratiques agricoles plus respectueuses de l'environnement. Dans son acception la plus large, l'agroécologie est un véritable mouvement social. Si elle embrasse certes des aspects agronomiques, elle vise aussi à repenser les dimensions sociale, économique et politique (voire spirituelle!) qui lui sont associées. C'est de ce vaste projet, qui perd par moment en précision conceptuelle ce qu'il gagne en ambition, que cherche à rendre compte le professeur d'agroforesterie à l'Université Laval, Alain Olivier, dans son admirable ouvrage *La révolution agroécologique*.

L'agroécologie offre des clés de compréhension au fonctionnement fort complexe des écosystèmes dans lesquels les plantes sont cultivées et les cheptels, élevés. Pour le moment, ces écosystèmes apparaissent à d'aucuns comme mal en point. La compaction des sols par des tracteurs toujours plus lourds et plus puissants, les labours trop fréquents qui disloquent les agrégats de matière organique, les monocultures intensives répétées et sans rotation, l'épandage d'herbicides, de pesticides et d'engrais de synthèse, sont des pratiques qui, au cumul, perturbent la vie dans des sols qui s'épuisent et s'érodent d'une manière qui apparaît presque inéluctable. Au lieu de faire table rase des organismes vivants qui habitent ces écosystèmes, l'agroécologie cherche à s'appuyer sur les services qu'ils sont susceptibles d'apporter à la production agricole.

Soit, en suivant le sillon tracé par des organisations spécialisées (dans les semences, les engrais, la motorisation, la transformation, la mise en marché, la lutte aux «mauvaises herbes»), des organisations ayant pris en charge toute une série d'activités jadis assumées par les agriculteurs, on a considérablement augmenté la productivité des fermes. La machine technoscientifique qui dessert ces dernières est bien huilée. Mais en épuisant les sols, en surexploitant les aquifères, en appauvrissant l'hétérogénéité du vivant, cette machine, qui a tissé sa toile en intégrant les filières agroalimen-

taires nationales en un seul système global, les cannibalise. Les solutions technologiques uniformes et standards que cette machine offre ont détruit la riche diversité autant territoriale, économique, sociale que biologique que recelaient les agricultures nationales et les cultures culinaires qui y étaient associées. Son efficacité semble ainsi être autant sa force que sa plus grande faiblesse: elle sape les bases mêmes de sa reproduction (et de la nôtre par le fait même) en détruisant le fragile équilibre de la biosphère. Tuer la matière organique environnante pour assurer l'alimentation de notre espèce n'apparaît pas au professeur à la Faculté d'agronomie de l'Université Laval comme la meilleure des stratégies de survie. Des résultats similaires peuvent être atteints en favorisant les relations symbiotiques entre les organismes vivants à l'œuvre dans la production agricole.

[...] en épuisant les sols, en surexploitant les aquifères, en appauvrissant l'hétérogénéité du vivant, cette machine, qui a tissé sa toile en intégrant les filières agroalimentaires nationales en un seul système global, les cannibalise.

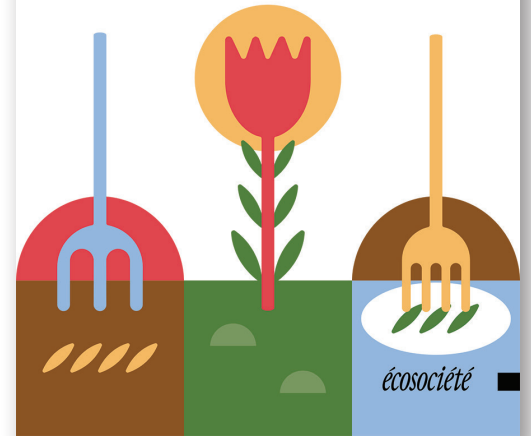
C'est du moins là le propos du professeur à qui l'actualité donne raison: on apprenait récemment que des terreaux parmi les plus riches du Québec, en Montérégie, se dégradent à une vitesse telle qu'ils deviendront incultivables dans deux générations. Alain Olivier est catégorique: avant qu'il ne soit trop tard, il est impératif de se détourner rapidement de cette route empruntée dans le passé et qui a conduit les agriculteurs à adopter des procédés dont on ne saisissait pas, alors, toutes les répercussions sur les écosystèmes. La destination à laquelle elle nous mène est un véritable cul-de-sac environnemental.

L'agroécologie dont Olivier fait la promotion ne chante toutefois pas les louanges des méthodes d'antan ni n'invite à un retour en arrière. Elle s'appuie aussi sur les avancées de la compréhension progressive, aussi tatillonne qu'incertaine, d'une «science» plus près de la réalité terrain des agriculteurs, nommés paysans par l'auteur. Cette approche, en valorisant les savoirs sur les écosystèmes particuliers, se veut une alternative aux solutions patentées et standardisées qu'offrent à gros prix les multinationales

ALAIN OLIVIER

LA RÉVOLUTION AGROÉCOLOGIQUE

Nourrir tous les humains sans détruire la planète



de l'agroalimentaire. L'agroécologie vise à saisir les interrelations qui ont lieu dans les agroécosystèmes où l'on retrouve les plantes cultivées, des microorganismes, mais aussi les animaux d'élevage qui peuvent aussi y jouer un rôle bénéfique.

Après tout, rappelle Olivier «dans tous les écosystèmes naturels [...], l'animal est présent». Il engraisse les sols en nourrissant les microorganismes nécessaires à leur vitalité. Cet apport bénéfique se mesure aussi pour les animaux d'élevage: «Les ruminants, en particulier, sont extrêmement efficaces pour décomposer la biomasse végétale. Un seul passage dans leur tractus digestif suffit à la transformer en une matière organique qui stimule aussitôt la vie biologique des sols.» (p. 187).

Quant à ceux qui soulèvent le fait que des terres arables seraient plus judicieusement affectées si elles alimentaient directement la population plutôt que de servir à nourrir le bétail, le professeur rétorque qu'en raison des conditions pédoclimatiques qui prévalent dans plusieurs écoumènes, les plantes fourragères y apparaissent comme les plus viables. Plus encore: pour certains élevages, la quantité de protéine qu'on en retire pour l'alimentation humaine est supérieure à celle consommée par les bêtes. Alain Olivier jette ainsi un éclairage nuancé sur le rôle des élevages dans l'agroécologie. Certains arguments qu'il présente pourront d'ailleurs servir de matière aux débats, actuels et à venir, sur la place à accorder à ces animaux dans le cadre des changements climatiques.

On sait en effet que l'agriculture, mondialement, est responsable d'environ 12 % des émissions anthropiques de gaz à effet de serre (GES). La digestion des ruminants

suite à la page 7



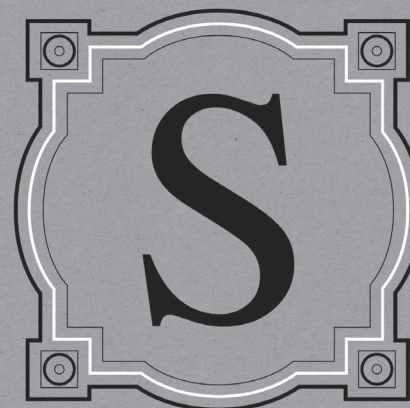
suite de la page 6

et les fumiers composent, en les additionnant, les deux tiers de ces gaz. L'autre source la plus importante de GES provient du protoxyde d'azote que génère notamment l'utilisation d'engrais de synthèse dans la fertilisation des sols. Ce qui est moins connu, mais qui gagnerait certainement à l'être davantage, c'est la capacité qu'ont les fermes de diminuer ces GES, voire de carrément les séquestrer, pour peu qu'on y adopte des pratiques agroécologiques. Ce potentiel est énorme si l'on considère qu'il y a plus de carbone dans le sol sous nos pieds que dans l'atmosphère et la végétation cumulées. Un sol en santé, bien aéré et où foisonne la vie, constitue un environnement propice à la formation de microorganismes qui captent et redistribuent, sous forme de nitrate ou de carbone organique, la matière qui en d'autres conditions aurait pu être libérée en tant que GES dans l'atmosphère. En modifiant des pratiques, des fermes pourraient ainsi voir leur bilan carbone se renverser et contribuer à la lutte aux changements climatiques. Même des systèmes d'élevage, en mariant plantation d'arbres et pâturage, se sont avérés carboneutres.

La révolution agroécologique d'Alain Olivier est au final un ouvrage stimulant écrit d'une plume passionnée, érudite et dynamique. Des anecdotes parsèment l'exposé et servent à illustrer le cheminement intellectuel de l'auteur qui nous mène au fil des pages par le bout du

nez, et ce, même lorsqu'il est question des réactions biochimiques au cœur de l'univers fascinant des sols agricoles.

Ce livre, qui se veut autant un plaidoyer pour l'agroécologie qu'une entrée en matière sur le sujet, n'offrira possiblement rien de neuf aux spécialistes de la question. Aussi aurait-il été préférable par moment de se tenir à une plus grande distance des revendications de groupes militants, qu'endosse Olivier. Sur des aspects économiques du monde agroalimentaire, des lieux communs mis de l'avant par l'auteur résistent mal à une analyse plus approfondie. L'agroécologie aura peu d'impact si elle se cantonne aux circuits courts territoriaux et autres ventes directes qui ne représentent qu'un maigre pourcentage des achats d'aliments des Québécois. Reconvertir l'agriculture des territoires dévitalisés pour alimenter une population locale en chute démographique ne ferait qu'exacerber la déprise agricole de ces milieux, faute de ventes. En l'état, la route semble trop abrupte pour suivre Olivier lorsqu'il fait de ces circuits de commercialisation, l'ultime voie à suivre pour parvenir à une agriculture soutenable au niveau environnemental. Le transport de masse des aliments réduit l'empreinte carbone de chacune des unités lorsque comparé au foisonnement des trajets effectués pour desservir à petite échelle le marché local. Le déclin rapide de la santé des écosystèmes commande sûrement de ne pas tenir trop rigueur à l'auteur pour ces rares raccourcis. Son ouvrage demeure en effet très convaincant lorsqu'il traite de l'importance – ou plutôt de la nécessité – de revoir les pratiques agricoles à la lumière de l'impact qu'elles ont sur le devenir de la vie sur notre planète. ❖



La librairie du Square

Carré Saint-Louis
3453 rue Saint-Denis
Montréal, Québec
(514) 845-7617
info@librairiedusquare.com

Outremont
1061 avenue Bernard
Montréal, Québec
(514) 303-0612
outremont@librairiedusquare.com

Indépendante d'esprit

Poésie | Théâtre | Littérature | Sciences humaines